

La ligue des célibataires

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avalé par une carpe. Les esclaves d'Aïka enlèvent Désirée, redevenue biche, et sa suivante qui sont entraînées au château d'Acier, lieu redoutable situé sur un rocher à pic.

Le prince et Fanfreluche, protégés par la fée Topaze, sautent dans le torrent et se trouvent tout à coup dans le *royaume des poissons*, chez le roi Saumon, qui a près de lui sa Carpe favorite et Homard son confident. Une compagnie de brochets veille sur ces hauts personnages aquatiques. — L'anneau mystérieux est rendu au prince Souci.

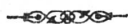
Fatigués et mouillés, nos voyageurs entrent dans la *Chaumière des invisibles*, où un vieux Génie indique au prince les moyens de se rendre auprès de son amante. Ils traversent mille obstacles, affrontent la *roche terrible* et arrivent enfin au *palais d'Aïka* où le roi Dreindindin, sa fille et Giroflée sont retenus captifs et réduits au rôle de simples serviteurs. Dreindindin est cuisinier et Désirée ratisse des carottes.

En présence des terribles menaces proférées par Aïka contre Désirée, le prince consent à l'épouser pour sauver la vie de celle qu'il aime. Au moment où cette union forcée va se consommer, Topaze apparaît et ensevelit dans les profondeurs de son empire la perfide princesse.

Tout va pour le mieux ; il ne s'agit plus que de rendre à Désirée son caractère primitif qu'elle ne possède qu'imparfaitement. Ce résultat est obtenu au moyen d'une herbe prise dans le *royaume des légumes*, vaste potager gouverné par Cantaloup, le plus énorme des melons.

Quelques instants après nous assistons à une entrevue des deux fées dans la *grotte des Sirènes*. Dès lors, la fée de la Fontaine, voyant ses projets déjoués, pousse les sirènes à attirer le prince dans l'*île des plaisirs*, où il ne tarde pas, ainsi que Fanfreluche, à succomber aux tentations de toutes sortes auxquels ils sont exposés. Vieillis par l'abus des plaisirs, ce n'est qu'après de longues années qu'ils peuvent quitter l'île et recouvrer leur jeunesse sous la baguette d'un bon génie.

Dénouement : Union du prince et de Désirée, sujet d'une magnifique apothéose.



La ligue des célibataires.

Une question des plus délicates et des plus graves, au point de vue social, s'agite en ce moment.

Il y a plus d'une année déjà, les journaux français racontaient qu'à Marseille, un certain nombre de jeunes gens, scandalisés et surtout effrayés par le luxe de plus en plus immodéré des toilettes féminines, avaient formé une association de propagande, dans le but de convertir aux idées d'une élégance simple et modeste la plus belle moitié du genre humain, sous peine de voir l'autre moitié se refuser à lui fournir des maris. L'idée a fait du chemin, paraît-il, car elle vient d'arborer l'entendard de l'insurrection à New-York, où la guerre est déclarée, et où plus de 10,000 jeunes hommes sont fer-

mement décidés à se priver de douceurs matrimoniales jusqu'à ce que les demoiselles aient consenti à modérer leur amour pour le luxe.

Il serait bon d'examiner, néanmoins, si la femme est seule coupable des exagérations qu'on lui reproche. Peut-être la discussion soulevée à ce sujet, au sein d'une réunion provoquée dernièrement par la *Ligue des célibataires* de New-York, nous éclairerait-elle quelque peu, vu la présence à cette assemblée de miss Conninghs Hevers, qui y a pris résolument la défense de son sexe. Nous nous bornerons à reproduire ici les principales phases de ce débat appelé à intéresser le monde entier.

Voici donc, d'après les journaux américains, le discours prononcé par le président Gozls de Sallamba :

« Messieurs,

(*L'honorable président se tourne vers les tribunes exclusivement occupées par les hommes*).

La coquetterie des femmes est devenue le fléau de l'humanité ; et pour un jeune homme économe et rangé, le mariage est inabordable. (*Sensation*).

A peine à l'âge de dix-huit ans, les jeunes filles aspirent à un tel luxe, que leurs mères elle-mêmes, dans toute leur vie, n'en ont jamais eu l'idée. (*C'est vrai ! c'est vrai !*) Leur esprit ne se nourrit que de futilités dispendieuses. Elles veulent briller à tout prix, oubliant que la modestie est la plus belle parure de la femme (*bravo!*) Dans de telles conditions, messieurs, quel est celui d'entre nous qui, ne possédant qu'une médiocre aisance, oserait s'embarquer avec quelque confiance sur la galère du mariage? (*Mouvement*). Autrefois, on pouvait voir des femmes attentives aux soins du ménage, pousser même à l'occasion le dévouement jusqu'à partager, dans la mesure de leurs aptitudes, les travaux journaliers du chef de la famille. En est-il de même aujourd'hui? (*Non ! non !*) Hélas ! pendant que le pauvre mari passe la journée courbé sur son bureau, tout entier occupé à ses affaires, sa femme s'en va tranquillement étaler dans Broadway et dans les aristocratiques allées du Parc, le luxe de sa toilette et les charmes de sa personne. (*Mouvement d'indignation.*)

Nos ancêtres se mariaient pour avoir un foyer, une famille, des enfants. Qui se marie de nos jours, risque fort de n'avoir aucun de ces avantages.

Plus de foyer, parce que nos belles demoiselles préfèrent la vie au grand air, dans les promenades et par la ville, à la vie domestique. Plus de famille, parce que nos femmes n'ayant ni l'esprit, ni même l'instinct de l'ordre, sont toujours prêtes à sacrifier, avec une incroyable désinvolture, père et mère à un chapeau à la mode, à une robe, à un cachemire, — et à plus forte raison sacrifieraient-elles sans hésiter un pauvre diable de mari. (*Rires prolongés.*)

Quant aux enfants, il conviendrait de n'en pas avoir du tout, ou le moins possible, parce qu'une belle dame couverte de soie et de dentelles et parée de ses atours, ne peut vraiment pas, en pareil équipage, s'amuser à faire sauter un bambin sur ses

genoux, et encore moins à s'exposer à... moucher son petit nez rose, avec des doigts tout poudrerisés. (*Très bien! très bien!*)

En présence de tels faits, que personne, malheureusement, ne saurait révoquer en doute, ne pensez-vous pas, Messieurs, qu'il est nécessaire de fonder, sur des bases solides, une association qui, par le nombre de ses adhérents, par la fermeté de ses principes, vienne donner aux jeunes filles une leçon capable de les faire réfléchir? (*Si! si! bravo!*) Eh bien! ces fanatiques du luxe, mettons-les en quarantaine (*oui! oui!*) jusqu'au jour où elles voudront bien comprendre qu'il n'est pas besoin pour plaire, de gaspiller, pour une robe ou pour une parure, le gain de tout un mois et quelquefois d'une année. (*Bravo!*)

Messieurs, voulons-nous réellement nous affranchir d'un fléau terrible? Restons garçons! Et le jour où le cœur de ces demoiselles s'ouvrira aux sentiments d'une affection vraie et désintéressée, que le dollar ne sera plus leur dieu, alors seulement, rompant nos vœux avec enthousiasme, nous consentirons à allumer nos cœurs au flambeau de l'hyménée. En attendant, faisons serment de célibat perpétuel. Mort au luxe! Vive l'économie et la simplicité! Plus de mariage! (*Applaudissements prolongés; tous les sociétaires se précipitent vers l'orateur pour le féliciter.*) »

Aussitôt, comme une lionne blessée, miss Conninghs Hewers bondit à la tribune. Son visage contracté, son regard de feu, sa tonnante éloquence, tout en elle respire l'indignation légitime d'un sexe calomnié, quand d'une voix terrible, elle rugit ces foudroyantes apostrophes qui font frémir toute la partie masculine de l'auditoire :

A qui la faute, messieurs? — Là est toute la question. Oui, à qui la faute, vous dis-je, puisque dans l'emportement de votre fureur aveugle, vous avez oublié de toucher à ce point essentiel. Ah! vous avez cru nous écraser en venant cyniquement étaler les désordres causés par l'excès de notre luxe! Ce n'était vraiment pas la peine, messieurs, car nous-mêmes nous sommes les premières à convenir de cette déplorable vérité.

Mais qui donc nous a imposé ce luxe à nous autres femmes? Qui est venu fomenter dans nos cœurs ces ardeurs ambitieuses? Qui nous a poussées enfin dans ce tourbillon fatal où vont s'engouffrer et se perdre tant de victimes humaines? — C'est vous... (*tumulte et signes de dénégation dans la tribune des hommes*). Oui, sachez-le bien, notre luxe effréné n'est que l'inexorable conséquence de vos désordres, de vos folies. (*Sensation prolongée.*)

Vous avez tort d'accuser nos exigences juvéniles. A dix-sept ou dix-huit ans, il n'est pas une seule jeune fille qui puisse prendre plaisir à étouffer sous de vulgaires ornements artificiels, les roses naturelles de son radieux printemps. Les filles instinctivement aiment la simplicité. Une robe de quelques francs, un ruban de quelques sous, un chapeau de paille avec deux ou trois fleurs, c'est tout ce que

demanderaient ces jeunes cœurs pleins de poésie:

Mais, voyons messieurs, en est-il un seul parmi vous, capable de se laisser toucher par les grâces et les charmes d'un frais et pur visage et d'apprécier l'harmonieuse élégance d'un corps angélique, si ces trésors ne lui apparaissent qu'à travers les innocents et modestes atours d'une simple robe de lin?

Non, pas un seul. L'artificiel et le faux, voilà ce qui vous attire. Un visage de quarante ans outrageusement mastiqué, deux sourcils noircis au charbon, un échafaudage de cheveux auquel vous n'osez pas donner le nom de perruque, une robe à la coupe extravagante et faisant sur le sol l'office d'un balai, voilà ce qui est toujours sûr d'obtenir vos préférences. Vous haussez les épaules en passant à côté de la belle fille enfant de la nature, et vous tombez à genoux devant une garde-robe que vous croyez être une femme. (*Sensation.*)

Et quand nous devenons vos épouses?... Ah! messieurs, il est triste pour une personne comme moi d'avoir à pénétrer de tels mystères devant une aussi nombreuse assemblée! Mais je le ferai, puisque l'honneur de mon sexe l'exige.

Après avoir épuisé la sève de vos plus belles années dans vos courses folles à travers le monde; après avoir ruiné votre santé et quelquefois aussi votre cœur dans toutes sortes de folies et d'excès inavouables, — ce que vous daignez appeler par un hypocrite mais adorable euphémisme, vos *plaisirs de jeunesse*, — c'est alors que vous venez nous offrir l'honneur de partager votre fortune et de porter votre nom. Une fleur fraîche et pure au parfum vivifiant, avec une fleur sans sève et aux trois quarts flétrie, — la vôtre messieurs, — voilà notre ordinaire bouquet de noce. (*Un grand nombre de membres de l'assemblée baissent la tête.*)

Mais ce n'est pas tout, messieurs. Tout à l'heure, avec un luxe de détails qui fait le plus grand honneur à son imagination, votre honorable président vous a dépeint la situation lamentable des pauvres maris qui ne peuvent plus trouver, selon lui, dans le mariage, les joies attendues, c'est-à-dire un *foyer... une famille...* — Ai-je bien entendu, messieurs?... Et votre bouche ose-t-elle proférer devant nous de tels blasphèmes?... Pouvez-vous dire que c'est nous qui vous refusons les joies intimes du foyer domestique! quand vous savez, — quoique vous en ayez dit, — que nous ne quittons presque jamais la maison: quand vous n'ignorez pas que, dès les premiers mois de notre mariage, nous sommes réduites à vous attendre chaque soir, l'anxiété dans le cœur; que nous courons vers la porte au moindre bruit, dans l'espérance trop souvent déçue de vous voir nous revenir; que nous veillons ainsi bien avant dans la nuit, et que l'aube plus d'une fois vient nous surprendre au milieu des angoisses de notre attente douloureuse, pendant que dans vos estamnets et dans vos cercles, dans vos fêtes particulières, au théâtre et ailleurs, vous donnez un libre essor à la fantaisie de vos caprices et aux débordements de

votre intempérance, oubliant vous-mêmes, vous les premiers, ce foyer domestique où vous attend dans les transes d'une cruelle insomnie, une pauvre femme toute en larmes. (*Le président de l'assemblée cache sa tête sous son banc.*)

Eh bien ! donc, puisque nous en sommes venus à ce point d'avoir à discuter nos raisons et nos torts, que toute relation soit désormais rompue entre nous !

Les jeunes filles de New-York s'associent avec enthousiasme à votre cri de guerre : plus de mariage ! Et que partout, en Amérique et dans les autres parties du monde, partout où il se trouve des cœurs de femmes sensibles au point d'honneur, que les phalanges féminines arborent l'étendard de l'insurrection, et s'écrient avec nous : Guerre à ces monstres qui sont les premiers à nous pervertir, et qui nous accusent ! Guerre aux maris !! (*Tumulte indescriptible.*)

Immédiatement après ce remarquable discours, miss Connings Hewers fut portée en triomphe par les jeunes filles de New-York et promenée à travers les rues de la ville. Et l'on assure que plus d'un membre de la *Ligue des célibataires*, en sortant de ce *meeting* mémorable, avait le cœur bien gros et déjà repentant.

Onna pénitence.

L'Usébie à Nicolas Vouegnet avai lo diablo po deré dâo mau dâi dzeins. Po rein, le fasâi dâi z'histoirès iô n'javâi pas pî la quîua de 'na vretâ. Se vo z'avîâ étâ âo cabaret et que vo lâi aussi bu finna-meint onna misérablia, la sorcière racontâvè pertot que vo vo rebattâvi que bas dâo tant que vo z'avîâ pompâ et que l'avâi faillû vo z'einmenâ. Se le vayâ voutra fenna avoué 'na mentonière, vo z'êtès su que le desâi que vo l'avîâ taupâie et que vo z'avîâ teri avau lo ratéli. Enfin on ne poivè rein féré cein que le diéssè cosse et cein, et adé dâo mau.

L'incourâ, que la cognessâi, lâi fe on iadzo que le sè confessivè :

— Mâ Usébie, n'âi vo rein su la concheince po cein que vo dévesâ tant su lo mondo ?

— Et qu'aré-yo ! ne robo pas ; ne metto pas lo fû ; ne fé rein dè mau à nion ; et se dâi iadzo déveso, qu'ein est-te ?

— Oh ! qu'ein est-te ?... L'ein est que vo fédè mè dè mau que vo ne crâidè et se vo volliâi avâi voutron pardon vo faut vo corredzi et vo vé bailli 'na pénitence.

— Et que faut te féré ?

— Vo faut tiâ onna dzenelhie, et quand l'arâ veri lè ge, vo faut allâ vo promenâ pè la campagne ein lâi traiseint lè plionmès, que vo faut sènnâ decé, delé, que n'ein restâi pas iena su la carcasse et pî après cein, vo foudra châi reveni mè la montra.

— Oh bin, sè peinsâ l'Usébie, ellia pénitence est bin éjà. L'est binsu po avâi la dzenelhie que mè dit dinsé.

Le s'ein va, preind onna vilhie dzenelhie que

gllioussivè, lâi too lo cou, et la vouaiquie à traci pè lè tsemîns, lè rietts, lè cheindâi, lo long dâi z'adzès, ein traiseint dâi bliossets dè plionmès que le tsampâvè ein l'air, que cein prevolâvè dè ti lè cotés et quand la bête fe proupra, l'Usébie revint vai l'incourâ tota conteinta ein sè deseint : se ne faut què cein po se féré perdenâ on sè pâo bin accordâ dè djasâ on pou.

Mâ quand l'est que le revint à la cura, l'incourâ lâi fe :

— L'est bon ; mâ n'est pas lo tot : ora vo faut retornâ pertot iô vo z'âi étâ, ramassâ totès lè plionmès et lè mè rapportâ dein on chatzet, que n'ein manquâi pas iena.

— Mâ monsu l'incourâ, n'ia pas moian !

— Vo trovâ que l'est molési ? Eh bin n'est pas pe molési què dè gari lo mau que vo fédè quand vo menâ tant voutra leinga su lè dzeins. Allâ-vo z'ein et tatsi dè la teni âo tsaud.

Et l'Usébie s'ein allâ tota motsetta ein reimporteint sa dzenelhie pè la grappiâ, que le n'ousa pas pî l'offri à l'incourâ.

M^{me} D... a une tête de linote, et ses domestiques, qui sont toujours en l'air à cause de ses oublis continuels, en savent quelque chose.

— Que voulez-vous, disait-elle hier à sa femme de chambre, en l'envoyant en course : quand on n'a pas de mémoire, il faut avoir des jambes.

— Ça, c'est le proverbe pour les domestiques, répondit tranquillement la soubrette. Mais les maîtres doivent dire : « Il faut avoir les jambes... des autres ! »

La prime pour la précédente charade a été gagnée par M. Léopold Fillettaz, menuisier, à Gimel.

Même prime pour cette énigme :

Votre sort, ô mortels ! ressemble à mon destin :
J'étais jeune au lever de la dernière aurore ;
Hier je n'étais pas encore,
Et je ne serai plus demain.

Le présent numéro, qui contient l'analyse de la *Biche au bois*, est en vente, au prix de 15 centimes, au Bureau du Journal, place Pépinet, 3, Lausanne.

Faute de place, nous renvoyons au prochain numéro la fin du feuilleton, *Les chiens du guet*.

AVIS. — Nous continuons de prendre en remboursement les abonnements de l'année courante qui n'ont pas été réglés.

Toute demande de changement d'adresse doit indiquer le numéro de la bande et être accompagnée d'un timbre-poste de 20 centimes.

L. MONNET.